

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63440

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

WOLFEGG [Hg.], Das Mittelalterliche Hausbuch, Faksimile und Kommentarband, München 1997, oder als Einführung: DERS., Venus und Mars. Das Mittelalterliche Hausbuch aus der Sammlung der Fürsten zu Waldburg-Wolfegg, München 1997). Auch stellt es mitnichten das dar, was die obengenannte Beschriftung suggeriert. Ganz abgesehen davon, daß der Begriff des »Raubritters« einer wissenschaftlichen Betrachtung kaum standhalten dürfte, wird nicht nur der Überfall auf ein Dorf, sondern im Vordergrund auch der auf einen Pilger und auf einen Kaufmann in seinem städtischen Laden gezeigt. Tatsächlich gehört die Zeichnung in den Bereich der Astrologie, genauer gesagt zur Reihe der sogenannten Planetenkinderbilder, die den Einfluß der Planetengötter auf den Charakter und die Taten der ihnen zugeordneten Menschen und Berufsgruppen verdeutlichen. Hier ist nun konkret das Wirken des Gottes Mars dargestellt, der als gepanzerter Reiter zwischen den Sternzeichen Widder und Skorpion auf seinem Schlachtroß daherspringt bzw. daherspringen würde – hätte man im Katalog nicht das obere Drittel des Bildes abgeschnitten.

Rainer BRÜNING, Karlsruhe

Augustin GÜNTZER, Kleines Biechlin von meinem gantzen Leben. Die Autobiografie eines Elsässer Kannengießers aus dem 17. Jahrhundert, ediert und kommentiert von Fabian BRÄNDLE und Dominik SIEBER, Köln (Böhlau) 2000, 256 p. (Selbstzeugnisse der Neuzeit, 8).

L'intérêt des autobiographies, en tant que témoignages historiques, n'est plus à démontrer. Elles se font malheureusement rares à mesure que l'on passe de la haute société aux classes populaires qui, elles, ne se racontent guère par incapacité de le faire, par pudeur ou parce qu'elles n'en perçoivent pas la nécessité.

Celle d'un potier d'étain comme Augustin Guntzer est donc la bienvenue. L'heureuse initiative que vient de prendre le professeur Kaspar Greyerz de l'Université de Bâle-Zurich n'est pas nouvelle, puisque la première édition date de 1896 et que, depuis, des chercheurs comme Philippe Mieg, conservateur des Archives de la Ville de Mulhouse dans l'entre-deux guerres, ont attiré l'attention des historiens sur le précieux livret manuscrit in octavo qui rassemble, sous une reliure en parchemin, 265 feuillets recto-verso, soit 490 pages de texte en cursive allemande, illustré de six dessins réalisés à la plume par l'auteur lui-même et conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bâle sous la cote BV 165. Sous le titre »Kleines Biechlin von meinem gantzen Leben«, le manuscrit, très soigné dans sa graphie, pourrait bien avoir été composé à la fin des années 1640 ou au début des années 1650. L'éditeur y ajoute deux précieuses cartes permettant au lecteur de suivre Guntzer dans ses deux voyages, en 1615–1619 et en 1620–1621 ainsi que six autres illustrations ou fac-similés facilitant la compréhension du document. La présente édition, à peine »modernisée« quant aux variantes linguistiques et aux spécificités graphiques, est cependant la plus complète et la plus intéressante par ses annotations et ses commentaires. Le texte lui-même (p. 75–305) est complété par un index des noms de lieux (p. 307–313) et de personnes (p. 315–317).

Mais Augustin Guntzer est-il réellement un homme du peuple (*gemeiner Mann*)? Il n'en est rien si l'on en croit la situation matérielle et le niveau culturel de l'auteur. Issu d'une famille de notables calvinistes originaires du Val de Villé, il est né à Obernai le 4 mai 1596 d'un père qui avait lui-même exercé le métier de potier d'étain (*Kannengieszer* ou *Kantengiesser*) à Colmar pendant près de trente ans avant de s'établir à Obernai, et d'une mère, fille d'aubergiste et de potier d'étain à Obernai même, activité dont le gendre sera amené à prendre la suite. Faut-il rappeler que le potier d'étain, graveur de surcroît dans le cas qui nous intéresse, faisait partie de »l'aristocratie des métiers« des grandes et petites villes?

Dominique Sieber, qui, avec Fabian Brändle, présente ce document, a eu raison (p. 28–58) de faire précéder le texte autobiographique de ce qui lui a paru constituer le fil conducteur

d'une vie pleine de dangers, à savoir les convictions religieuses de l'auteur qui se qualifie lui-même de «chevalier spirituel» (*geistlicher Ritter*). La religion apparaît en effet avec une grande constance sous deux aspects: elle porte la marque d'une époque – celle de la Réforme dans la région du *Oberrhein* – en exprimant la violence des calvinistes face à la persécution dont ils sont l'objet de la part à la fois des catholiques – aux yeux desquels ils passent pour des hérétiques luthériens! haro sur le *Pfaffenschmeiss*, les *Messpfaffen*, les *Babisten*, et les *Jesuwitter* et autres *Mameluken* (*Sie betten viel Rossen Krantz aus, denken aber nicht an Gott!* note-t-il à Augsbourg en décrivant une procession de flagellants) – et des luthériens qui n'ont que mépris pour ces *Higinott* faisant partie d'une Église «qu'on appelle calviniste». Mais la religion est surtout expérience de vie: se succèdent, tout au long du texte, les invocations au Tout-Puissant, tantôt expiatoires (pour tant de péchés accumulés), tantôt propitiatoires (en prévision de tout danger y compris spirituel comme celui que représente la sorcellerie) ou encore gratulatoires (une fois l'épreuve passée).

Après avoir rédigé une dédicace (*Vorblatt*) à la gloire de Dieu (p. 76–80), puis adressé au lecteur une préface (*Vohrrett*) et quelques indications autobiographiques (*von mirrh*), Augustin Gützer organise son texte en quatre parties: son enfance et ses années d'apprentissage (*Mein Kindheit und Lehrjahre betreffend*, 1596–1615, p. 83–113); ses pérégrinations professionnelles (*Mein Reissbiechlin*, 1615–1622, p. 114–200); la relation de sa vie familiale (*Das Biechleins meines Ehenstandts und Haushaltung*, 1623–1632, p. 201–232); enfin celle de ses années de veuvage (*Das Biechlin meines Wittwerstandts*, 1632–1657, p. 233–305).

Né dans une famille de neuf enfants – trois garçons et six filles – que sa mère, décédée à 39 ans, aura mis au monde en l'espace de 24 ans! –, sous le signe de «la planète Lune» et du bélier, de nature «mélancolique», il passe une enfance difficile marquée par une série de corvées domestiques et une éducation sévère. Il échappe à toutes sortes d'embûches, manque de se faire encorner par une vache échappée du troupeau communal, de se faire assommer par la quille d'un joueur imprudent, de se noyer dans le canal des moulins... En 1607, il a coup sur coup le genou enflé (et se procure de la part de la femme du bourreau de la graisse humaine et canine pour se soigner) et les pieds gelés, succombe en 1610–1611 à une phtisie ou consommation (*Schwindsucht*) puis, après avoir pris un bain glacé, attrape une fièvre qui le cloue au lit vingt semaines durant (au point que son père avait déjà commandé le cercueil!) et dont il réchappe grâce aux soins d'un *Judendoktor*. Pour le protéger de l'enseignement fallacieux des «papistes», son père le confie à un précepteur à Barr, puis l'envoie pendant un an à Baccarat pour apprendre la langue française, avant de le prendre lui-même en apprentissage trois ans durant (1612–1615) et de le faire engager comme compagnon à Strasbourg à l'âge de 19 ans.

Débute alors une pérégrination qui lui fera parcourir, entre le 24 août 1615 et le 22 juin 1619, moyennant un voyage par terre ou par mer de 46 semaines relayé par des séjours de 2 à 24 semaines, quelque 1300 lieues, près de 10 000 kilomètres! La carte reproduite à l'intérieur de la couverture de l'ouvrage, en face de la page de garde, est éloquente et montre que l'itinéraire parcouru lui fait visiter une bonne partie de l'Europe dont nous ne retiendrons que les principaux jalons: Haguenau, Wissembourg, Spire, Mayence, Francfort, Ratisbonne, Vienne, Prague, Leipzig, Erfurt, Nuremberg, Salzbourg, Trieste, Venise, Rome, Florence, Innsbruck, Bâle, Colmar... Des rencontres insolites (avec une bande de brigands dans la forêt de Haguenau, puis un aubergiste mal intentionné des environs de Bamberg qui tente de lui verser du poison dans sa chope de bière et dont la femme est une sorcière, des loups dans le Frioul) pimentent un quotidien marqué par ailleurs par le déchaînement des éléments: après avoir connu dans son enfance la sécheresse catastrophique de 1605 (*Wassernot*), le voici confronté aux rigueurs de l'hiver 1616–1617 et, en 1618, il dessine la carte des localités d'Allemagne où la comète – mauvais présage? – a été aperçue... Un deuxième voyage du 3 mai 1620 au 8 décembre 1621 (voir carte à l'intérieur de la couverture en fin de volume), dont on ne perçoit pas clairement les raisons – désaccord avec son père, fièvre aventurière ou curio-

sité intellectuelle? – le conduit, à travers le Westrich et la Lorraine, en Europe septentrionale: de Molsheim à Sarrebruck, Luxembourg, Coblenze, Bonn, Cologne, Bruxelles, Gand, Rotterdam, La Haye, Copenhague, Königsberg, Londres, Dieppe, Moulins, Lyon, Lausanne, Berne, Soleure, Bâle, Fribourg-en-Brisgau, Strasbourg... Simples jalons d'un périple long de plus de 2500 lieues, soit près de 20 000 kilomètres! En dehors des brigands qui l'assaillent dans la forêt de Stettin et des risques de naufrage qu'il prend, de nouvelles épreuves – la faim, la fatigue, le froid – l'attendent dans ces pays septentrionaux.

Devenu, à son retour, bourgeois de Colmar, il épouse le 29 juin 1623 la veuve d'un riche vigneron colmarien, Marie Göckel (ou Gökler) qui, après avoir eu onze enfants de son premier mariage, lui donne une fille en mars 1624 et une autre en juin 1626. Mais commencent alors des tribulations d'une autre nature: la persécution endurée de la part des »papistes«, au lendemain de l'occupation de Colmar par les troupes impériales (1628), contraint la petite famille à l'exil à Strasbourg où Augustin prête le serment de bourgeoisie le 26 juin 1628 et où naît en 1629 un troisième enfant; qui succombe, à l'âge de trois semaines, à une fièvre arthritique (*Gichtern*). La même année, le 6 août, Augustin déplore la mort de son père à 74 ans et celle, le 12 août 1632, à moins de 48 ans, de son épouse. On ne reconnaît plus guère l'aventurier dans cet homme devenu casanier et limitant ses déplacements à Colmar, pour vaquer à ses affaires, et à ... Plombières (1627) pour y prendre les eaux. Un deuxième exil à Bâle, la zwinglienne, l'attend en 1653 à l'âge de 57 ans, mais il n'y obtient pas le droit de bourgeoisie et doit y exercer des métiers qui ne sont pas les siens (ceux de pâtissier et de marchand ambulant) pour pouvoir survivre. Il s'endette et, lors de son veuvage, sa santé n'arrêtera pas de se dégrader: il est victime de »fluxions«, se plaint de douleurs insupportables à la cuisse droite, tombe d'un cerisier, manque de se faire mordre par un serpent... Il est en même temps le témoin de la guerre de Trente Ans et de son cortège de malheurs – chertés, famines, épidémies –, assiste en 1632 à la prise d'Obernai et de Sélestat par les Suédois et se réjouit de leur entrée à Colmar, décrit les »quartiers d'hiver« accompagnés de spoliations et de viols, toutes ces catastrophes étant imputables... aux péchés des hommes! À la fin de sa vie, l'auteur, sur un ton délibérément moralisateur, tombe dans la prédication religieuse. *Ament*.

Son récit est, pour l'historien, d'un intérêt documentaire incontestable. Les indications météo-astrologiques, qui voisinent avec des informations sur les monnaies étrangères, les poids et mesures, les précieuses allusions au *alten Kallender* (le calendrier grégorien n'ayant été introduit à Obernai qu'en 1603), permettent de verser une pièce importante à l'histoire des mentalités, révélées en filigrane. Un double regret cependant: que le grand voyageur qu'a été Augustin Güntzer, n'ait pas, tenaillé qu'il était par les préoccupations du quotidien, ressenti le besoin de décrire les régions qu'il a traversées et les populations qu'il a approchées. De facture très égocentrique, son œuvre porte davantage sur la dureté d'une époque que sur la connaissance d'une Europe qu'il a eu le privilège de parcourir. Une authentique relation de voyage (elle représente pourtant plus du tiers du texte) aurait nécessité une certaine liberté d'esprit qui a fait défaut à l'auteur. Par ailleurs, l'historien éprouvera-t-il un jour le besoin de soumettre cette autobiographie à la critique historique, en confrontant son contenu à d'autres sources et en la replaçant dans son contexte temporel, à savoir l'Europe de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle?

Jean-Michel BOEHLER, Strasbourg